

pierre senges
projectiles
au sens
propre

cales



DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS VERTICALES

Veuves au maquillage, 2000, *prix Autres-Rhône-Alpes 2000*; *Points Seuil*, 2002

Ruines-de-Rome, 2002, *prix du Deuxième Roman 2003*; *Points Seuil*, 2004

Essais fragiles d'aplomb, *coll. « Minimales »*, 2002

Géométrie dans la poussière (*dessins de Killoffer*), 2004

La réfutation majeure, 2004; *Folio n° 4647*, 2007

Sort l'assassin, entre le spectre, 2006

Fragments de Lichtenberg, 2008

Études de silhouettes, 2010

Achab (séquelles), 2015, *prix Wepler Fondation La Poste 2015*

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

L'idiote et les hommes de paroles, *Bayard*, *coll. « Archétypes »*, 2005
Les carnets de Gordon McGuffin (*dessins de Nicolas de Crécy*), *Futuropolis*, 2009

Les aventures de Percival. Un conte phylogénétique (*dessins de Nicolas de Crécy*), *Dis voir*, 2009

Environs et mesures, *Gallimard*, *coll. « Le cabinet des lettrés »*, 2011

Zoophile contant fleurette, *Cadex*, 2012

Cendres des hommes et des bulletins, *avec Sergio Aquino*, *Le Tripode*, 2016

projectiles
au sens propre

pierre senges

projectiles
au sens propre

verticales

L'auteur remercie le Centre national du livre
pour son aide.

Illustration de couverture :
Giacomo Bretzel & Philippe Bretelle.

© Éditions Gallimard, janvier 2020.

Ronde et agréable

Ainsi était la Lune selon Monsieur Cryptogame, sorte de grand dadaïste maladroit en amour inventé par Rodolphe Töpffer – et il ajoutait : *ronde comme un fromage, agréable comme une lanterne*, peut-être par souci de précision, en vérité pour recourir à la comparaison, vaille que vaille, broder autour d'une idée de cercle, échapper en brodant au désarroi, à la gêne éprouvée chaque fois qu'on lui montrait la Lune, qu'il s'obligeait à lui faire face et la trouvait une fois de plus lointaine, énigmatique. Il aurait pu dire encore *pâle et crémeuse*, comme certains visages et comme un paradis perdu ; mais le temps lui a manqué, ou bien le sens de l'à-propos, et le fromage avec la lanterne suffisaient pour le réconforter, sur le moment, ce grand timoré.

Il ne sera pourtant pas question ici de Lune, ni celle de Cryptogame, ni celle du savant Cosinus, ni celle de

Cyrano de Bergerac, qui inventait des machines pour la rejoindre ou se vanter de le faire bientôt avant de nous les léguer, impraticables et distrayantes – rond, agréable, pâle et crémeux, ce n'est pas le fromage non plus, chassé du paradis, mais un objet de convoitise: la tarte à la crème, et avec elle l'ensemble des tartes, un répertoire de tartes depuis 1913, le concept de tarte, la tarte-signifié, la tarte-signifiant, les batailles engendrées par elle et les figures concernées.

Hostie, mâchée à peine

On en compte à coup sûr plusieurs milliers depuis la toute première lancée à l'aube du xx^e siècle, si elle existe – la tarte pionnière, prototypique, inconsciente de sa valeur, lumineuse pourtant, apparue sur un jour nouveau, apparue presque sans y penser (sans penser à mal, en tout cas) et propulsée avec désinvolture, comme on lance une vedette suivie de son nom dans le monde du spectacle – des milliers entre cette première et les dernières tombées au jour d'aujourd'hui: des tartes de noble tradition, qui se perpétuent et viennent pour ainsi dire confirmer un premier geste, des tartes advenues encore et encore pour conjurer l'angoisse de la fin, finir étant indésirable, et au nom d'un vieux principe: le comique de répétition. Des historiens s'en vont chercher dans le sable des Esséniens la trace de la première hostie, la toute première, à peine

mâchée, intacte (c'est un miracle, un de plus, un de moins), circulaire comme l'obole et comme le denier, ils verront alors dans cette hostie l'incipit du monde chrétien, lui aussi une longue suite de batailles et de profanations – d'autres historiens, pendant ce temps-là (les entrefaites), font le trajet en taxi vers d'autres déserts quasi bibliques, en Californie, pour exhumer la première tarte du cinématographe, provoquant toutes les autres au cours d'une série infinie de vengeance et de contre-vengeances (elle aurait pu être une malédiction, elle est aussi une partie de plaisir : ça nous donne une idée de la complexité du genre humain – comme si on en avait besoin).

Les tartes à la crème ont enrichi des grands studios, endommagé des costumes, stimulé des figurants, elles ont débordé largement des longs métrages où elles avaient pris naissance, à tel point que les batailles de tartes sont beaucoup plus nombreuses en dehors des films qu'à l'intérieur du cadre, comme si la tarte n'avait plus vraiment besoin d'advenir pour exister. On raconte aussi (mais c'est faux) : parmi tous les personnages notables du cinéma des années dix et vingt, les petits à tête ronde, les grands à longues moustaches, le premier à faire d'une pâtisserie un projectile a été ce Roscoe Fatty Arbuckle parfois comparé, à cause de son gros ventre, à saint Thomas d'Aquin (on n'a pas voulu pousser la comparaison plus loin, dommage¹).

1. L'honnêteté oblige à dire : Arbuckle n'en était pas l'expéditeur mais le

Une déclaration de Stan Laurel

Des tonnes de pâtisserie, des quantités de crème véritable mesurées en litres, ou plus sûrement en onces, pintes et gallons: la quantité à Hollywood est un défi d'artiste producteur, la concurrence à l'art total, et la réponse des esprits pragmatiques, au nom du "il faut ce qu'il faut". On reviendra plus tard sur ces mesures extravagantes, on reviendra aussi sur la manière de bien fouetter la crème – d'ici là, il faut négliger l'abondance pour s'en tenir au détail singulier et s'intéresser de plus près à une phrase, une seule, dite un jour à un représentant de la presse par Stan Laurel le comédien, Stan Laurel le réalisateur, celui de *Laurel & Hardy*, à propos de bataille de tartes (il faisait allusion à *La Bataille du siècle*, tourné en 1927, œuvre où la crème débordait; il parlait en parfaite connaissance de cause, testamentaire et sain d'esprit): *On a voulu faire en sorte que chaque tarte ait un sens*. Ainsi, nous voilà prévenus: il y a eu les milliers de tartes, les quintaux de farine, les litres de crème, des bras de galériens pour la fouetter dans des manufactures à l'aube, des dollars par milliers aussi, des kilomètres de pellicules, de ces batailles comme des gesticulations de

destinataire; on doit l'idée de génie à miss Mabel Normand qui dès 1913 avait le lancer juste.

fête du printemps en hiver, des tranches collectives, des piétinements de profanateurs et d'iconoclastes, le plaisir très grossier de voir un monsieur en costume enrobé par la crème depuis le bout de sa cravate jusqu'à la pointe de ses cheveux, et le rire là devant était un rire fondamental, sans Freud et sans Bergson, sans trait d'esprit, c'est à peine si on pensait à Aristophane, on n'en avait pas le temps, une tarte suivie d'une autre tarte et l'étoile de la crème sur des visages ahuris nous auraient fait ravalier nos références, la honte se mêlait à la joie ronde et pleine, on voyait dans ces batailles de pâtisseries un antidote à Schopenhauer, ou à la *Grammaire de Port-Royal* – eh bien, non, on avait tort, tout cela avait une signification : du moins chaque tarte l'une après l'autre, m'entendez-vous ? chacune d'entre elles avait un sens et s'écrasait avec son sens sur des visages de comédiens.

L'objet du présent ouvrage est de justifier l'affirmation de Stan Laurel – ou bien encore la réfuter, selon la tournure des choses, selon ce qu'on trouvera à se mettre sous la dent (le témoignage de survivants, l'avis des experts, quelques œuvres ressorties des rayonnages et choisies au hasard). Lui tirer les vers du nez en tout cas, retracer ses raisons et ses causes, parce qu'après tout prétendre l'existence d'une signification doit avoir aussi sa signification – on ne fera pas filtrer la déclaration de Stan Laurel à travers le tamis d'un détecteur de mensonges, mais il faudra bien la harceler, très aimablement, de si et de pourquoi ? et à défaut faire comme d'autres ont fait à partir de

phrases beaucoup plus simples, et moins énigmatiques, des phrases à trois sous de comptine: des variations, en fugue, en miroir si possible; le résultat calamiteux dira alors tout de notre capacité à chanter en canon.

Joie courte des pionniers

Au fond, on s'en doute, il n'y a pas de vraie première fois, les inventions sont des faux pas, on escamote ensuite une bonne partie des circonstances pour conserver l'idée de la nouveauté – on se méfie des commencements, n'empêche, ça vaut la peine de conjecturer, conjecturer vaut toujours la peine, consolation des consolations; et si jamais il est impossible de déterminer qui, exactement qui, a lancé le premier la première tarte à la crème sur un visage d'innocent, eh bien, on n'aura pas perdu notre temps, on aura exhumé des archives pâtisseries, crémeuses elles aussi, on aura suivi des mauvaises pistes délicieuses, raisonné par l'absurde, comparé l'incomparable, apprécié Tartempion d'après Mustermann et Chuzzlewit d'après Trucmuche, rapproché alpha de oméga, redéfini le cercle, juridiquement, géométriquement, chorégraphiquement, le cercle ou plutôt le disque où la crème fraîche tient par miracle; on aura reprononcé des noms silencieux depuis trop longtemps, retrouvé le sel d'argent, éprouvé un centième seulement du plaisir connu par des restaurateurs de vieilles pellicules quand

ils décoincant le couvercle d'une bobine retrouvée dans une cave, scellée par de la confiture, et puis déroulent en faisant bien attention de ne pas éternuer une de ces pellicules jadis souples maintenant sclérosées pour découvrir un visage connu, piqué de taches grises, répété sur plusieurs mètres. (On aura remué des tiroirs comme le font les cambrioleurs de feuilletton dans des chambres d'hôtel, en remettant toute chose à sa place ; on aura lu des télégrammes avec un siècle de retard, compulsé des livres de comptes qui étaient ennuyeux et sont devenus brûlants, secoué des armoires comme des pruniers et ranimé en crachant dessus un vieil encreur, sec depuis le Jeudi noir.)

Avant la tarte à la crème, comme avant le cinématographe réellement cinématographique et l'automobile réellement devenue elle-même, il y a eu des tentatives, convaincues d'advenir sous une autre forme que celle de l'essai : des coups de maître, par exemple, mais si fébriles, si fougueux, ils inspiraient à la fois l'enthousiasme et la pitié, une douce pitié, une forme de nostalgie par anticipation tenant compte de la fragilité des choses – quant à ceux qui expérimentaient, ils se prenaient bien sûr pour des pionniers, leur tristesse après coup l'emportait quelques heures sur la honte de s'être trompés de façon si grossière. On a lancé des chaussons aux pommes, des choux à la crème, des éclairs au chocolat qui espéraient bénéficier de toute la fulgurance contenue dans le mot *éclair* puis diffusée en cours de route le long d'un trajet

courbe pas tout à fait aussi cinglant qu'une ligne droite – pitoyable, pathétique ou, pour le dire plus poliment, inadéquate ambition de la pâtisserie française en plein cœur du cinéma d'Amérique. Le chausson et le chou ont leurs qualités, certes, indiscutables¹, ils ont cette facture mignonne des pâtisseries qui contiennent, comme l'éclair, la crème à *l'intérieur*, ils ont les vertus de l'aumônière, héritiers de toute une tradition de la farce, mais pour s'étaler sur un visage, ça ne vaut rien – et les États-Uniens de Hollywood arrachés à l'Europe depuis sept générations se figurent l'Ancien Monde comme un peuple de cuisiniers, filant de Vienne à Montparnasse, essentiellement préoccupés de farcir une victuaille d'une autre victuaille, pour le plaisir ensuite de dévoiler un contenu.

Dévoiler, tout le problème est là : ni le chou ni l'éclair ne délivrent facilement leur contenu au cours d'une bataille, seulement quand on y mord, dans un décor de salon de thé ; pour ce qui est de s'épanouir sur le visage d'un figurant, c'est un échec couru d'avance, le chou rebondit, on dirait la mauvaise représentation d'un cail-lou du paléolithique en carton-pâte. Le génie simple de la tarte à la crème, déjà exposé dans son nom (*tarte à la crème*, comme on dirait *pain à la mie*) est de s'avancer sans mentir, ni retenir, et sans dissimuler, de laisser la crème à l'air libre au risque de la pluie et du vent,

1. Quoique longuement discutées : ça fait leur charme parisien.

de s'afficher d'emblée, la gourmandise et la menace, latente, potentielle, à disposition, lunaire et solaire à la fois, en attendant de s'accomplir après un petit vol : sur un visage, de plein fouet, la tarte connaît l'avènement de son être et sa fin – sa fin de brave.

Chou farci, fausses briques

La tarte à la crème est une image de la perfection, au moins d'une perfection graphique d'un point de vue comique : ronde et agréable, on a déjà eu l'occasion de le dire, onctueuse mais sans jamais rien céder de sa rudesse au profit d'un moelleux trop facile, celui des périodes de décadence et des esthètes sans ossature – la tarte à la crème est aussi parfumée, douce et cinglante à la fois, elle véhicule le plaisir régressif du dessert mais avec dignité, la dignité des choses sans chichi – et puis, comme elle est discoïdale, elle est un parfait projectile : c'était ça, le disque, ou la ligne droite du javelot, à cet égard les Grecs avaient déjà tout compris (il y a bien le lancer de marteau, mais c'est une fantaisie passagère, et si on en croit Aulu-Gelle, les Grecs en avaient un peu honte). Je tombe peut-être dans le piège de l'historien amateur mis en présence des faits advenus ; il rassemble les circonstances, il compile les explications et puis compare l'événement à ses explications, il les rapproche, il les accouple au cours d'une cérémonie de noces accomplie en famille : les faits

justifiés par les explications, les explications confirmées par les faits – à coup sûr, si Stan Laurel avait lancé un chou farci à la figure d'Oliver Hardy, on serait séduit par son évidence, on parlerait ici de la vertu comique du chou, du chou batailleur, de l'iconographie du chou depuis Nicolas Poussin, du chou expressionniste, du chou chez Eisenstein, de la malice yiddish à Hollywood importée dans un chou farci comme dans un berceau mosaïque; et cette rondeur, et ces feuilles comme des ailes d'ange de basse-cour, la farce sylleptique, cette allure de tête ébouriffée, joufflue, et cette façon de s'écraser (d'atterrir) avec un bruit de baiser mou.

Au lieu de la tarte à la crème, au lieu de ce chou farci purement hypothétique (certaines batailles moins orthodoxes ont lieu en ce moment même dans l'un des mondes parallèles de David Lewis), on a couru un autre risque: celui de la brique en papier mâché: dans une première version du script, l'idée était bien de balancer sur des crânes de figurants dix mille briques, toutes fausses, légères comme des boîtes à chaussures sans la chaussure. Ça aurait été dommage, on peut le dire maintenant sans froisser personne, une *Bataille du siècle* bombardée de briques creuses au lieu de tartes bien garnies: une bataille beaucoup plus sèche, plus minérale, et carrée à chacun de ses angles, même si le spectateur se doute de la rondeur des angles droits comme il devine, généreux, la mollesse des rochers tombant sur le pèlerin – à la rigueur, on aurait salué ici ou là les

pierre senges

projectiles au sens propre

“On a voulu faire en sorte que chaque tarte ait un sens”, déclarait Stan Laurel à propos de *La Bataille du siècle* (1927), la plus longue bataille de tartes à la crème de l’histoire du cinéma muet. Prenant cette déclaration très littéralement, Pierre Senges suppose la présence de “significateurs de tartes” sur les plateaux de tournage, tout en nous contant les secrets de la Los Angeles Cream Pie Company, chargée de fournir ces projectiles pâtisseries aux studios de Hollywood. Ce livre émet encore bien d’autres hypothèses gourmandes, voire théologiques. Et si l’auteur prête à cet entartage une certaine gravité, c’est celle d’un “pitre sérieux” conjurant par le rire le non-sens universel.

Pierre Senges est l’auteur chez Verticales de neuf fictions, dont *Veuves au maquillage* (2000), *Ruines-de-Rome* (2002), *La réfutation majeure* (2004), *Fragments de Lichtenberg* (2008) et *Achab (séquelles)* qui a obtenu le prix Wepler en 2015. Il a en outre publié plusieurs récits illustrés, dont *Cendres des hommes et des bulletins*, avec Sergio Aquino (Le Tripode, 2016).



www.editions-verticales.com

verticales

ver



Pierre Senges
Projectiles au sens propre

Cette édition électronique du livre
Projectiles au sens propre de Pierre Senges
a été réalisée le 4 décembre 2019
par les Éditions Verticales.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072854866 – Numéro d'édition : 355197).

Code Sodis : U28024 – ISBN : 9782072854873
Numéro d'édition : 355198.